

CONTOUR PROGRESSIF

MYLÈNE BENOIT

ARCHÉE

Création au Cloître des Célestins, Festival d'Avignon 2021



REVUE DE PRESSE

SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

Des femmes délivrées du patriarcat, TTT – Emmanuelle Bouchez, Télérama, 18 juin 2022

À Avignon, Mylène Benoit plonge à la source du féminin – Rosita Boisseau, Le Monde, 21 juillet 2021

Regardons, écoutons, touchons l'image – François Frimat & Mathilde Sannier, Les Démêlées, volume 8 hiver 22

Entretien avec Mylène Benoit – Francis Cossu, Festival d'Avignon, juillet 2021

Archée, conception et mise en scène de Mylène Benoit - Manuel Piolat Soleymat, La Terrasse, 1^{er} juillet 2021

Cinq metteuses en scène engagées, Ensemble, contre le vent – Marie-Valentine Chaudon, La Croix, 5 juillet 2021

Les femmes oubliées de l'histoire, sois belle et ouvre-la avec Mylène Benoit – Opinion Internationale, 9 juillet 2021

PRESSE WEB

Sommes-nous prêts à renouer avec la beauté brute ? – Marie Sorbier, I/O Gazette, 18 juillet 2021

Danse, les chorégraphes sous influence chamanique – Rosita Boisseau, Le Monde, 2 juin 2022

Mylène Benoit, Archée – Wilson Le Personnic, Ma Culture, 7 mars 2022

Critique d'Archée – Alain Lipietz, juillet 2021

Archée de Mylène Benoit, un gynécée débordant de vie – Geneviève Charras, 26 juillet 2021

PRESSE AUDIO

Par les temps qui courent – Marie Richeux, France Culture, 13 juin 2022



Famille du média : Médias spécialisés
grand public

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 2181000

Sujet du média : Culture/Arts
littérature et culture générale

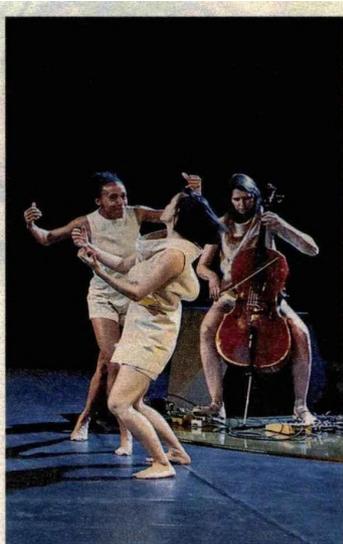


Edition : Du 18 au 24 juin 2022

P.63

Journalistes : E.B.

Nombre de mots : 212



Des femmes délivrées du patriarcat.

ARCHÉE

DANSE

MYLÈNE BENOÎT

TTT

Créé au Festival d'Avignon l'été dernier, refondé à l'occasion de sa reprise, *Archée* offre cette fois un voyage hypnotique qui embarque aussitôt le public. Des cris dans la nuit, se répondant comme dans un rituel de reconnaissance, créent d'emblée un autre espace-temps. Puis sept femmes apparaissent. Silencieuses, discrètes, très lentes. En face à face, elles échangent leur souffle puis développent une ronde étrange où l'on se soutient sans se toucher.

S'inspirant d'un art guerrier du tir à l'arc pratiqué par des femmes japonaises, la chorégraphe-plasticienne Mylène Benoît invente sur scène une communauté féminine, détachée du patriarcat, qui traverse les époques et les civilisations. Amazones quand elles se rassemblent en cohorte. Orientales quand elles baignent dans l'intimité d'un hammam. Chamaniques, enfin, quand, enduites d'onguents, elles laissent leurs traces partout, chacune de manière insolite. Portée par le violoncelle amplifié de Pénélope Michel et rythmée par les effets lumineux de Rima Ben Rahim, cette ode au féminin a la puissance des rêves. — **E.B.**

| 1h15 | Jusqu'au 17 juin, Théâtre de Chaillot, Paris 16^e, tél. : 01 53 65 30 00 ; le 6 oct. à Château-Thierry (02) ; de mars à mai à Valence, Le Mans, Amiens.



A Avignon, Mylène Benoit plonge à la source du féminin

Uniquement interprété par des danseuses-chanteuses, « Archée » se déploie dans une partition musicale insolite inspirée de mélopées inuites.



« Archée », de Mylène Benoit au Festival d'Avignon 2021. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Une volée d'estrades en arc de cercle relie les deux immenses platanes du cloître des Célestins, à Avignon. Une femme frappe au marteau sur un morceau de métal. La lune veille, et ça tombe drôlement bien pour le spectacle *Archée*, de Mylène Benoit, uniquement interprété par des danseuses sur le thème du féminin. On y entendra donc parler du sang des règles, de la mort programmée des filles dans certains pays et de la fragilité du chromosome Y.

Au-delà de ces informations, qui méritent toujours d'être dites et redites, *Archée* se risque sur un terrain plus délicat, celui d'un rituel intemporel parlé, chanté, dansé, qui remonte jusqu'au néolithique en embrassant la cause des femmes. Il tente de recoller les morceaux d'une histoire constamment piétinée en fantasmant sur un univers de soutien, d'empathie, de reconnaissance mutuelle. Si la douceur et la lenteur, bienvenues dans un monde qui file vite, glissent parfois vers le coup de mou, la planète-femme *Archée* maintient sa trajectoire.

La tribu idyllique est composée de sept danseuses-chanteuses, accompagnées par une violoncelliste et une musicienne électro. Elles sont originaires d'Israël, du Chili, de Suède, de Taïwan et de France, s'expriment parfois dans leur langue. Elles se croisent, s'approchent les unes des autres, se regardent les yeux dans les yeux, tressant un lien souple. Tandis qu'elles s'affalent et s'endorment sur les plates-formes pour reprendre des forces en silence, le décor semble se métamorphoser en grottes protectrices dans la pénombre.

Partition musicale insolite

Ce plongeon à la source du féminin qu'est *Archée* s'enroule dans une partition musicale insolite. Comme dans une forêt profonde transpercée de cris d'oiseaux et d'animaux, elle module rires, hululements, piailllements, halètements, se faufile d'un coin du plateau à l'autre avant de réunir les danseuses en cercle. Les mélodies, inspirées par les chants de gorge inuits auxquels ont été initiées les interprètes et qu'elles revisitent à leur façon, surfent sur une gamme de joie, de douleur, de colère aussi, qui dialoguent dans un jeu d'échos. Du secret que l'on chuchote à la réalité que l'on hurle au grand jour, les voix des femmes se dilatent. Le souffle se fait plus profond, qui ouvre à la liberté.

La palette spectaculaire très large d'*Archée* n'hésite pas à tremper ses pinceaux dans la... peinture, chère à Mylène Benoit, passée d'abord par les arts plastiques avant de choisir la scène. Les corps nus multicolores se souviennent alors des *Anthropométries*, d'Yves Klein (1928-1962). Mais pourquoi ce titre, *Archée*, qui désigne, notamment, la portée d'un arc ? Dans le programme, Mylène Benoit évoque la « *racine* » du spectacle : sa rencontre en 2017, à Kyoto, avec des femmes pratiquant le kyudo, tir à l'arc traditionnel. Sans sortir de flèches, les interprètes, dont certaines, comme Célia Gondol, Hanna Hedman, Marcela Santander Corvalan ou Tamar Shelef, sont des personnalités repérées de la danse contemporaine, atteignent leur cible, en tenant avec fermeté la corde fragile de cette pièce féministe.

Archée, de Mylène Benoit. Festival d'Avignon, cloître des Célestins. Jusqu'au 23 juillet, à 22 heures.

Autrice: Rosita Boisseau

Source : https://www.lemonde.fr/culture/article/2021/07/21/a-avignon-mylene-benoit-plonge-a-la-source-du-feminin_6089079_3246.html

REGARDON.

Une structure noire orne le plateau. Telle une montagne, elle présente des espaces de différentes hauteurs, faits pour pouvoir se placer dessus ; ainsi que des creux dans lesquels il devient possible de se blottir et disparaître. Côté jardin, deux grandes formes dorées sont suspendues et tournent lentement. Elles figurent, d'une couverture de survie, la forme d'une chauve-souris, être de la nuit. Une troisième suspension identique est placée côté cour comme pour encadrer et délimiter le plateau comme espace domestique mais aussi protégé et sacré. C'est le lieu où ces femmes peuvent être en interaction apaisée avec leur univers premier. Exclusivement féminine, la distribution laisse d'abord apparaître deux femmes sur scène. Elles se prêtent à tour de rôle une masse afin de marteler une pièce de cuivre, semblable à une casserole. Au son des coups au rythme régulier qui envahit la salle, le public s'installe, immédiatement immergé dans cet univers visuel et sonore archaïque. Lors de courtes pauses, une de ces deux femmes place la pièce au niveau de son ventre. Elle donne alors l'illusion d'un ventre de femme enceinte, mesure possible d'une armure en cours. Puis, le martelage reprend.

ÉCOUTON.

La salle plonge ensuite dans le noir pour concentrer la réception sur l'univers sonore. Un groupe de femmes rencontre le public par des chants de gorge lancés depuis la scène comme des gradins. Nous voilà alors en communication avec ce dialogue tantôt en harmonie, tantôt en canon, au gré d'une diversité de tessitures qui accompagne une communauté s'élargissant à nous.

Plus tard, ces femmes se retrouvent au centre de la scène, en bord de plateau. C'est littéralement un cercle de femmes qui se crée et démontre une puissance de solidarité et d'égalité tout en poursuivant leur œuvre vocale. Chacune leur tour, elles se placent au centre ou en marge du groupe pour devenir la principale protagoniste. Les sons libérés s'intensifient et engagent leur corps entier, plus seulement depuis la gorge mais du ventre et des tripes. Une fois cette vitalité oppressive libérée de leur être profond, elles retrouvent le calme et commencent alors un ballet de tendresse entre elles. Les danseuses sont accompagnées des deux musiciennes qui prennent part entière à la scénographie et à la performance scénique.

C'est le moment de la parole : chacune des danseuses expose dans sa langue natale un récit qui met en avant la violence et les rouages par lesquels les femmes ont été invisibilisées au cours de l'histoire. Se succèdent les récits de parcours de guerrières oubliées, d'esclaves mariées de force. Chaque témoignage se dépose au creux de la main d'une autre et circule en un doux corps à corps. Au cours de cette cérémonie, les prénoms et la diversité des langues s'emparent de l'espace jusqu'à former un chœur qui s'emballa. Le rythme s'accélère, le volume des échanges s'élève et la polyglossie finit en un brouhaha d'où n'émergent plus que quelques rares prénoms audibles, identifiables, perdus dans une masse de sons informes. Ce qu'on perçoit surtout c'est le nombre infini d'identités effacées et perdues par le vacarme de cette histoire de la disparition de la puissance originelle des femmes.

TOUCHER L'IMAGE

Dans un élan de retour au calme, le plateau s'habille de la lumière de bougies, créant un univers intimiste et spirituel, dénotant avec la structure massive qui remplit l'espace scénique. Elles arrivent nues, s'enduisent les unes les autres d'huile, elles prennent soin du corps de chacune, sans pour autant s'y attarder. Les courts moments de tendresse entre elles semblent arrachés au temps. En petit groupe encore, elles s'enduisent de peinture et marquent l'espace de cette matière colorée qui couvre désormais leur corps : visibilisation indélébile du négatif d'une positivité malmenée passée ou à venir. Le plateau se pare petit à petit des traces de leur passage, comme acte de mémoire. Il ne s'agit pas de revenir aux temps archaïques mais de se souvenir que pour bander son arc, on doit se représenter la cible que l'on veut atteindre comme si elle était dans notre dos. *Archée* nous a semblé parfaitement tendu vers sa cible.

F.F. & M.S.

Archée de Mylène Benoit, avec Célia Gondol, Hanna Hedman, Sophie Lebre, Agnès Potié, Tamar Shelef, Wan-Lun Yu, Pénélope Michel, Annabelle Playe, Le Phénix, Valenciennes, Festival NEXT, 3 décembre 2021.

Rubrique

Chic,
on danse !

Une rubrique pour les danses sociales, populaires, participatives et les mouvements collectifs.

Nous sommes préparé.e.s à entrer dans un espace qui va nous demander de nous mettre en mouvement. Dans le public, il y a les personnes qui sont déjà au courant qu'elles seront libres de se mouvoir et c'est précisément ce qu'elles sont venues chercher ce soir : pouvoir à nouveau mélanger leur sueur à celle des autres, croiser les regards d'inconnu.es. Et il y a celles qui sont simplement venues assister à un spectacle. On nous propose de quitter nos manteaux et écharpes et de déposer nos sacs dans le hall, avant d'accéder à la salle. Nous sommes maintenant en condition pour pouvoir bouger, danser et nous rencontrer.

« Mes che-veux vont dan-ser

Mon cœur va dans-ser

Mes pieds vont dan-ser

Le ciel va dan-ser »

L'artiste énumère les éléments qui vont prendre part à la danse à laquelle elle nous invite, créant une identification forte puisque ces parties du corps (externes comme internes, solides et liquides) composent chacun.e de nous.

Les masques qui couvrent la moitié des visages nous rappellent cependant que notre désir de danse collective et d'émulsion communautaire n'est qu'illusion brève dans un contexte de séparation, de fêtes proscrites et de peur des autres. Tout en parcourant l'espace, Mette Ingvarsten nous conte plusieurs épisodes d'épidémie de danse. Et, en ces temps d'épidémie, nous nous prétons volontiers au jeu de la danse, qui nous rappelle une époque d'insouciance, propice aux rencontres et au mélange des corps et des liquides. La musique suit l'intensité des épidémies dansantes racontées, le climax de chacune est imitée par les variations de volume.

Petit à petit, je me laisse porter, par la musique et par le groupe qui s'agite et se déhanche, comme dans un besoin irrésistible de se mouvoir ensemble, de retrouver notre vocation de communauté. Trois podiums de hauteurs différentes nous entourent. La danseuse grimpe tour à tour sur chacun, comme s'ils étaient la métaphore d'un baromètre de la propagation de l'épidémie qui nous contamine tou.te.s peu à peu. Elle se déplace également entre nous, au sein même du groupe, comme un virus qui se propage, se métamorphosant ainsi en patiente zéro.

Elle seule est sans masque. Malgré cela, on devine sous ceux du public les sourires et l'apaisement que procure cette presque parenthèse entre les injonctions sanitaires à appliquer depuis près de deux ans.

Ce moment de danse commune tant attendue apparaît comme une micro bulle d'oxygène en ces temps de distance et de crise.

Le corps de Mette Ingvarsten se métamorphose en espace incontrôlé de gestes saccadés, et soudain, en espace qui se tord, provoquant presque de la douleur. Son ombre est projetée sur le mur derrière elle, comme si une figure anthropomorphe mais non humaine la surplombait. Ce qui n'est pas sans rappeler les femmes souffrantes de danse intempestive dont elle nous livre le récit depuis le début de la soirée.

La salle est à présent plongée dans une lumière tamisée qui se décline vers un rouge profond, rouge sang, rouge de la mort mais aussi rouge passion.

Puis, la performeuse quitte l'espace, revient saluer. Et comme si la fête n'était pas encore finie, comme pour propager à nouveau la danse, la musique se poursuit malgré l'absence de Mette Ingvarsten. Un peu surprise, comme d'autres, on se regarde les uns les autres avec un air interrogateur tandis que certain.e.s continuent de se mouvoir, peut-être par contamination incontrôlable, inarrêtable. C'est presque trop beau pour être vrai, alors, nous avons encore le droit de danser un peu ?

M.S.

The Dancing Public de et avec Mette Ingvarsten, Théâtre de L'Oiseau-Mouche, Roubaix, Festival NEXT, 24 novembre 2021.



ARCHÉE

ENTRETIEN AVEC MYLÈNE BENOIT

Vous êtes arrivée à la danse par le chemin des Beaux-Arts. Parlez-nous de ce parcours qui, encore aujourd'hui, marque vos spectacles d'une empreinte particulière.

Mylène Benoit : Je crois que j'aurais aimé être anthropologue, faire à la fois de la science et des fouilles ! En réalité, c'est un profond intérêt pour la compréhension du vivant qui m'a poussée vers les arts plastiques, puis vers la danse. Dans les années 1990, à Londres, je découvre un enseignement de l'art fortement marqué par la liberté de pensée du postmodernisme. Au cours de ce cursus, les élèves sont encouragés à reformuler un certain nombre d'enjeux esthétiques mais aussi politiques à travers la pratique, la recherche et la réflexion. Nous apprenons à nous défaire de l'emprise de systèmes comme le patriarcat, par exemple. Un jour, un professeur de philosophie a introduit son cours par : « Je vais vous parler du Néolithique, cette époque où l'humain, en se sédentarisant, commence à labourer la terre et... les femmes. » Cela m'a durablement marquée. Sans le savoir, je trace alors la voie qui conduit aujourd'hui, très directement, à Archée. À cette époque, je multiplie les installations qui ont besoin d'individus pour être activées tout en réfléchissant à la place du public, et à la prise en compte des corps dans les œuvres plastiques. De là, je m'oriente vers la scénographie de musée. Pendant quatre ans à la Cité des sciences et de l'industrie, je participe à la conception muséale d'expositions sur la génétique, le son ou encore le cerveau. Je m'intéresse particulièrement à la phylogenèse et à l'histoire des espèces... J'étais en contact étroit avec des données et des contraintes scientifiques et il me fallait traduire ces sujets non seulement dans des formes mais aussi dans des relations. Cela irrigue encore aujourd'hui mon travail chorégraphique.

La science et la philosophie sont deux piliers de votre recherche et vous placez au sein de ces disciplines l'importance du don et du partage. Vous avez à cœur d'échanger avec vos interprètes pour inventer des états spectaculaires, inédits et libres. Comment dialoguez-vous avec eux alors que vous ne venez pas de leur discipline ?

Profondément, je suis plasticienne, chercheuse. J'utilise l'ensemble des médias à ma disposition et, depuis 2004, particulièrement le corps. Les danseurs sont très ouverts aux autres disciplines, ce sont même, à mon avis, les artistes les plus plastiques ! La première fois que je suis entrée en studio, j'ai été impressionnée. J'arrivais avec une expérience de l'image, de l'espace et des esthétiques de la danse et j'amenais des protocoles de travail précis, une dramaturgie et des sources, mais tout cela en qualité de spectatrice, lectrice, chercheuse. Je me souviens avoir apporté alors des textes du sociologue américain Erving Goffman sur la « kinésique », l'étude de la communication par le corps et le geste, qui nous ont conduites à travailler sur la mise en scène de la vie quotidienne et la chorégraphie de gestes intimes, personnels. Aujourd'hui, je choisis les interprètes par fidélité ou par capillarité. Je partage avec elles le sujet et des propos étayés, afin qu'elles puissent aussi me choisir et choisir le sujet. Chaque sujet est mis en jeu à travers une pratique, comme par exemple l'escrime ou l'écholocalisation. Cela permet de créer un point de départ commun mais aussi d'éprouver les corps à travers une expérience originelle propre à chaque pièce. Pour *Archée*, l'expérience originelle, c'est la voix. Dans ce contexte mondial d'effacement et de discrimination, « porter la voix », « prendre la parole » forment à la fois une réponse spontanée et une nécessité vitale, qui m'ont conduite à mettre au centre et au commencement le travail vocal, qui donne naissance aux gestes, à la danse et aux situations de plateau. Nous avons forgé nos voix comme des armes, travaillé l'appareil phonatoire, la saturation, le cri, afin que les interprètes puissent libérer leur puissance vocale sans se blesser. Nous avons également été initiées à la pratique du chant de gorge inuit et fait l'expérience de la transe avec une chamane. Toutes mes pièces cherchent à libérer les corps en déployant leur puissance, gestuelle ou vocale.

Des corps forgés à travers des formes très archaïques, presque primitives ; des voix comme des armes ; un titre évoquant le kyudo : quels sont les autres lieux de la puissance de la femme évoqués dans *Archée* ?

Au Japon, le geste est au service d'une spiritualité ou d'une vitalité qui dépasse la simple pratique et, quand je me suis rendue à Kyoto, l'image de ces femmes qui se réunissent pour pratiquer le tir à l'arc m'a véritablement saisie.

Elles pratiquaient un art martial très codifié, criaient, dégageaient une intense puissance et occupaient toutes les places, notamment celle d'arbitre. Cette situation, qui m'est apparue comme très ancienne ou comme une scène d'anticipation, a fait surgir l'idée du matriarcat comme organisation alternative du monde. Une société qui serait appuyée sur la puissance des femmes et sur leur capacité – réalisée ou non – à « mettre au monde » du nouveau. Les femmes font l'expérience corporelle de ce que Hannah Arendt appelle, dans le cadre d'une pensée politique, « la natalité » : tout être humain qui naît est porteur d'imprévisible, de radicalement nouveau, c'est-à-dire porteur d'une capacité proprement révolutionnaire. Quand on tire une flèche, le moment où on bande l'arc est comme suspendu entre la visée, l'intention – atteindre la cible –, se concentrer sur la fin de l'action, et le savoir de ce qu'une fois la flèche lâchée, quelque chose commence dont on ne connaît pas l'issue. Le tir à l'arc rejoint la mise au monde, comme expérience de l'activation d'un processus intentionnel et aléatoire tout à la fois, comme acceptation – ce qui produit d'ailleurs une grande puissance – d'être à l'origine de ce qui vous échappe, et n'existe que pour vous échapper. Et si toute une organisation spirituelle et mythologique s'est formée au Paléolithique autour de ces corps et de leur puissance de génération, c'est absolument l'inverse que nous vivons aujourd'hui. Dans nos sociétés contemporaines, il existe très peu de statues de femmes enceintes alors que c'est sans doute le moment le plus sidérant de puissance du corps féminin. Un passage du spectacle évoquera aussi les menstruations, un signe indéniable de la puissance des femmes pourtant perçu comme un tabou et une fragilité. Avec l'agriculture et la sédentarisation, la logique de l'ensemencement de la terre et celle de l'ensemencement de la femme provoquent une rupture épistémologique. On peut penser que les mécanismes de domination et de contrôle du corps des femmes trouvent là leurs prémisses. Cette tension entre le passé et le présent réactive sur scène une histoire des femmes non écrite, invisibilisée. La pièce déverrouille le formatage des corps pour pouvoir penser des sociétés égalitaires et débarrassées des violences culturelles, de la confrontation entre les sexes. Je souhaite aussi que cette pièce propose de nouveaux modèles relationnels pour les hommes comme pour les femmes, permette de construire des alternatives, de prendre en compte des états de vulnérabilité, de porosité. Chez les Inuits, il existe plusieurs catégories d'êtres humains. Pas seulement les hommes et les femmes. Les personnes qui vivent une transidentité ont un véritable statut au sein de cette société, parce qu'ils sont considérés comme plus riches, plus vastes. *Archée* tente de mettre en évidence la richesse de la diversité humaine dans un monde qui objective à la fois le corps des femmes et celui des hommes.

Vous soulignez l'importance de réparer l'Histoire.

Le terme de « mentrification » a fleuri sur Internet il y a quelques mois. Ce néologisme désigne l'invisibilisation des femmes dans l'Histoire. Depuis des siècles, voire des millénaires, les femmes sont privées de la reconnaissance de leurs savoirs, de leurs inventions, et des fruits de leurs recherches. Cet empêchement historique est doublé d'une falsification de l'Histoire quand les femmes réussissent. Comprendre aujourd'hui quelle a été la place des femmes dans l'histoire de l'art, des gestes et des idées, permet de déplacer les lignes de partage des responsabilités. Oui, cette pièce vise à sonder l'histoire du monde et à inventer des rituels de réappropriation des gestes féminins disparus de l'histoire officielle de l'humanité. En visite à Taipei en janvier 2020, où j'ai organisé une audition pour rencontrer des danseuses, j'ai rencontré Pi-Chen Liu, ethnologue spécialiste des cultures matrilineaires aborigènes de Taïwan. Elle me racontait qu'à l'origine, les rituels d'initiation des jeunes hommes passaient par leur travestissement en femme, pour convoquer dans leurs corps la puissance du féminin. Au même moment était réélue Tsai Ing-wen, première femme à la tête de l'État et présidente de Taïwan depuis 2016. Il est intéressant de noter que Taïwan fait aujourd'hui partie des pays les plus libres au monde, que la situation des droits de l'Homme y est excellente et que la participation des femmes à la vie politique y est parmi les meilleures au monde. Réhabiliter la place des femmes dans l'Histoire et convoquer une mémoire équitable permet de nous réparer, de réarmer ensemble l'avenir des hommes et des femmes.

Dans quel univers allez-vous placer ces archées, cette arche, qui est votre tout nouveau spectacle ?

Nous avons installé au cœur du cloître des Célestins un plateau qui est un espace de résonance pour la voix, les sensations, la pensée. Un plateau où prennent place des chants et des danses aux adresses particulières. Les costumes sont évolutifs. Ils s'inspirent des sous-cuirasses et des protections portées dans les arts martiaux et permettent d'augmenter le corps des danseuses. L'objectif de la scénographie, des costumes et des accessoires est de nourrir une fiction atemporelle, agéographique, dans la déconstruction de nos systèmes de représentation. Dans un sens, la scène d'Archée est un véritable espace matriciel au service de la puissance des femmes.



Archée

CLOÎTRE DES CÉLESTINS / CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE MYLÈNE BENOIT

Pièce chorégraphique pour huit danseuses-chanteuses et deux musiciennes, *Archée* sonde l'histoire du monde et les profondeurs du corps. Un manifeste dans lequel Mylène Benoit affirme la puissance des femmes et dénonce leur effacement de l'histoire officielle de l'humanité.

« Depuis la fondation de la Compagnie Contour progressif, en 2004, je travaille sur des formes chorales qui mêlent des recherches sur l'espace, la lumière, le texte, le corps, la nature des matériaux utilisés sur scène, les rapports aux publics... Dans mes créations, toutes ces choses concourent à élaborer une langue qui devient celle d'une pièce en particulier. Aujourd'hui, dans *Archée*, la présence sur scène de femmes venues de multiples horizons s'affirme à la fois par la danse, par leur présence brute, simple, immédiate, mais aussi très fortement par leur voix. Car l'esprit de ces femmes – ainsi que celui de nombreuses autres, manquantes, auxquelles ce spectacle rend hommage – se manifestera par la puissance de leur souffle. *Archée* est une proposition féministe et donc humaniste, car ne pas être féministe, au fond, c'est oublier la moitié de l'humanité. La façon dont le corps féminin est traité par la société depuis quelques milliers d'années est l'un des axes majeurs de mon travail. Je crois qu'il reste beaucoup à faire sur cette question. De ce point de vue, cette nouvelle création constitue une sorte de manifeste.

De grands chants épiques

Un manifeste au sein duquel des femmes crient, chantent, hurlent, s'emparent de la parole. *Archée* s'articule autour de grands chants épiques qui mettent en jeu le corps et la voix des interprètes : un chant funéraire, un chant d'amour, un chant guerrier, un chant de la douleur physique... Chacun de ces chapitres

La plasticienne,
chorégraphe
et metteuse
en scène
Mylène Benoit.



© J.P. Cazler

engage, selon les besoins et selon les situations, plus ou moins de matière vocale, plus ou moins de matière dansée, plus ou moins de présence corporelle, ainsi que des modifications de l'espace scénographique, notamment par le biais de peintures exécutées en direct, devant les spectateurs. L'émergence de la voix, depuis sa naissance, associée à l'expression du souffle et l'affirmation du corps, sous-tend tous les aspects de notre création : historiques, politiques, chorégraphiques. Ces différentes dimensions se mêlent dans *Archée* de la façon la plus vivante, la plus organique possible, afin de célébrer le corps de la femme comme une arme de dialogue et de connaissance, comme un vecteur de relation concrète et perpétuelle au monde.»

**Propos recueillis
par Manuel Piolat Soleymat**

Festival d'Avignon. Cloître des Célestins.
Du 17 au 23 juillet 2021 à 22h, relâche
le 21 juillet. Tél.: 04 90 14 14 14. Durée: 2h.



ÉVÉNEMENT

cinq metteuses en scène engagées

Ensemble, contre le vent



Carole Bellaïche

Nathalie Béasse

À lui seul, le titre du spectacle de Nathalie Béasse fait surgir des images aux multiples échos, comme une invitation à renouer avec une poésie immédiate. *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*, deuxième nom de la tribu nord-amérindienne des Omahas, pourrait, dans la tourmente provoquée aujourd'hui par l'irruption du Covid 19, désigner un peuple planétaire de fait uni par ce destin partagé.

Cette humanité commune est au cœur du travail mené depuis 1999 à

Angers par Nathalie Béasse. Formée à l'école des Beaux-Arts, elle se passionne pour le cinéma et se destine à l'art plastique avant de découvrir le travail de Marina Abramovic et la « *puissance du corps* » comme matière. Une « *présence* » qu'elle sculpte au gré de spectacles épurés à la croisée des disciplines : danse, art plastique, musique et texte.

Sa création, présentée entre les pierres habitées du cloître des Carmes avec sept acteurs aux plateaux explore, entre autres, les thèmes du groupe et de la solitude. « *Je ne cherche pas à raconter une histoire en particulier mais plutôt des fragments de vie*, explique Nathalie Béasse. *Mon travail n'a rien de cérébral il est à la fois intuitif et très précis. Par le son, les textes et surtout l'image créée par les corps, je cherche, dans un rapport intime avec le public, à susciter des émotions difficiles à exprimer et qui, pourtant, nous traversent tous, humains que nous sommes.* »

Ceux-qui-vont-contre-le-vent, du 6 au 13 juillet à 21 h 30 au Cloître des Carmes.



Puissance et douceur

Mylène Benoit

Quelle place pour les femmes dans le monde ? À cette question brûlante, inévitable en ce premier Avignon quasiment paritaire, la chorégraphe Mylène Benoit répond avec une exploration millénaire. Dans cet *Archée*, porté par sept danseuses et deux musiciennes, elle convoque aussi bien les peintures rupestres de la grotte Chauvet que la pratique ancestrale du kyudo, tir à l'arc japonais, uniquement pratiqué par des femmes. « *Cet art martial allie puissance et douceur, observe-t-elle. Tandis que la puissance associée à la force produit de la violence, cette alliance ouvre une autre voie.* »

Dans sa pièce, où dialogueront corps et musique sous le regard plusieurs fois centenaire des platanes du cloître, Mylène Benoit remonte le temps. « *Je veux parler de la puissance de la femme telle qu'elle a été vénérée pendant des années, pour sa capacité de reproduction, avant l'avènement du patriarcat* », précise-t-elle.

Une histoire, elle en est convaincue, qui peut fourbir des armes



Jean-Michel Cazier

pour les combats d'aujourd'hui. « *Nous ne pouvons plus accepter une société qui soumet une moitié de l'humanité à l'autre*, assure Mylène Benoit. *Mon objet est de penser une éthique qui dépasse la dimension du spectacle et de donner forme à cette éthique. Il est urgent que l'art serve au monde plutôt qu'à des questions égocentriques, j'en ressens une grande responsabilité.* » Avec l'ambition de donner, à tous, femmes et hommes, des ressources pour, à la lumière du passé, réinventer l'avenir.

Marie-Valentine Chaudon

Archée du 17 au 23 juillet au cloître des Célestins.

neur avec *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov, mise en scène par le Portugais Tiago Rodrigues, avec Isabelle Huppert (Lioubov).

82 % des 46 spectacles présentés sont des créations.

Malgré les difficultés de circulation liées à la pandémie, la programmation compte de

nombreux artistes étrangers, environ 40 % des porteurs de projets présents.

Renseignements : festival-avignon.com

repères

21 jours de théâtre et de danse

Pour cette 75^e édition, la cour d'honneur du palais des Papes, lieu emblématique du festival, fait peau neuve. Il s'agit du 6^e réaménagement de son histoire. La tribune compte 1 947 places.

Le festival « in » s'ouvre le lundi 5 juillet dans la cour d'hon-

Les femmes effacées de l'Histoire. Sois belle et ouvre-la avec la metteuse en scène Mylène Benoit



© Lucie Pastureau

Du 17 au 23 juillet le Cloître des Célestins à Avignon accueillera *Archée* de Mylène Benoit qui rappelle que l'histoire de l'humanité n'a pas toujours été écrite par des hommes. Elle y donne une pièce où le corps de la femme est « *une arme de connaissance, un outil de relation perpétuelle au monde* ». Construite dans un dialogue constant avec dix femmes, performeuses et musiciennes, venues de différents horizons (Israël, Chili, Suède, Taïwan, France...), *Archée* formule de nouvelles « *hypothèses de réalité historique* » pour convoquer une mémoire équitable qui permet de nous réparer, de réarmer ensemble l'avenir des hommes et des femmes.

Mylène Benoit ou comment notre Histoire pourrait avoir été écrite autrement.

Vous êtes arrivée à la danse par le chemin des Beaux-Arts. Parlez-nous de ce parcours qui, encore aujourd'hui, marque vos spectacles d'une empreinte particulière.

Mylène Benoit : Je crois que j'aurais aimé être anthropologue, faire à la fois de la science et des fouilles ! En réalité, c'est un profond intérêt pour la compréhension du vivant qui m'a poussée vers les arts plastiques, puis vers la danse. Dans les années 1990, à Londres, je découvre un enseignement de l'art fortement marqué par la liberté de pensée du postmodernisme. Au cours de ce cursus, les élèves sont encouragés à reformuler un certain nombre d'enjeux esthétiques, mais aussi politiques à travers la pratique, la recherche et la réflexion. Nous apprenons à nous défaire de l'emprise de systèmes comme le patriarcat, par

exemple. Un jour, un professeur de philosophie a introduit son cours par : « Je vais vous parler du Néolithique, cette époque où l'humain, en se sédentarisant, commence à labourer la terre et... les femmes. » Cela m'a durablement marquée. Sans le savoir, je trace alors la voie qui conduit aujourd'hui, très directement, à *Archée*. À cette époque, je multiplie les installations qui ont besoin d'individus pour être activées tout en réfléchissant à la place du public, et à la prise en compte des corps dans les œuvres plastiques. De là, je m'oriente vers la scénographie de musée. Pendant quatre ans à la Cité des sciences et de l'industrie, je participe à la conception muséale d'expositions sur la génétique, le son ou encore le cerveau. Je m'intéresse particulièrement à la phylogénèse et à l'histoire des espèces... J'étais en contact étroit avec des données et des contraintes scientifiques et il me fallait traduire ces sujets non seulement dans des formes, mais aussi dans des relations. Cela irrigue encore aujourd'hui mon travail chorégraphique.

La science et la philosophie sont deux piliers de votre recherche et vous placez au sein de ces disciplines l'importance du don et du partage. Vous avez à cœur d'échanger avec vos interprètes pour inventer des états spectaculaires, inédits et libres. Comment dialoguez-vous avec eux alors que vous ne venez pas de leur discipline ?

Profondément, je suis plasticienne, chercheuse. J'utilise l'ensemble des médias à ma disposition et, depuis 2004, particulièrement le corps. Les danseurs sont très ouverts aux autres disciplines, ce sont même, à mon avis, les artistes les plus plastiques ! La première fois que je suis entrée en studio, j'ai été impressionnée. J'arrivais avec une expérience de l'image, de l'espace et des esthétiques de la danse et j'amenais des protocoles de travail précis, une dramaturgie et des sources, mais tout cela en qualité de spectatrice, lectrice, chercheuse. Je me souviens avoir apporté alors des textes du sociologue américain Erving Goffman sur la « kinésique », l'étude de la communication par le corps et le geste, qui nous ont conduites à travailler sur la mise en scène de la vie quotidienne et la chorégraphie de gestes intimes, personnels. Aujourd'hui, je choisis les interprètes par fidélité ou par capillarité. Je partage avec elles le sujet et des propos étayés, afin qu'elles puissent aussi me choisir et choisir le sujet. Chaque sujet est mis en jeu à travers une pratique, comme par exemple l'escrime ou l'écholocalisation. Cela permet de créer un point de départ commun, mais aussi d'éprouver les corps à travers une expérience originelle propre à chaque pièce. Pour *Archée*, l'expérience originelle, c'est la voix. Dans ce contexte mondial d'effacement et de discrimination, « porter la voix », « prendre la parole » forment à la fois une réponse spontanée et une nécessité vitale, qui m'ont conduite à mettre au centre et au commencement le travail vocal, qui donne naissance aux gestes, à la danse et aux situations de plateau. Nous avons forgé nos voix comme des armes, travaillé l'appareil phonatoire, la saturation, le cri, afin que les interprètes puissent libérer leur puissance vocale sans se blesser. Nous avons également été initiées à la pratique du chant de gorge inuit et fait l'expérience de la transe avec une chamane. Toutes mes pièces cherchent à libérer les corps en déployant leur puissance, gestuelle ou vocale.

Des corps forgés à travers des formes très archaïques, presque primitives ; des voix comme des armes ; un titre évoquant le kyudo : quels sont les autres lieux de la puissance de la femme évoqués dans *Archée* ?

► 9 juillet 2021

Au Japon, le geste est au service d'une spiritualité ou d'une vitalité qui dépasse la simple pratique et, quand je me suis rendue à Kyoto, l'image de ces femmes qui se réunissent pour pratiquer le tir à l'arc m'a véritablement saisie. Elles pratiquaient un art martial très codifié, criaient, dégageaient une intense puissance et occupaient toutes les places, notamment celle d'arbitre. Cette situation, qui m'est apparue comme très ancienne ou comme une scène d'anticipation, a fait surgir l'idée du matriarcat comme organisation alternative du monde. Une société qui serait appuyée sur la puissance des femmes et sur leur capacité – réalisée ou non – à « mettre au monde » du nouveau.

Les femmes font l'expérience corporelle de ce que Hannah Arendt appelle, dans le cadre d'une pensée politique, « la natalité » : tout être humain qui naît est porteur d'imprévisible, de radicalement nouveau, c'est-à-dire porteur d'une capacité proprement révolutionnaire. Quand on tire une flèche, le moment où on bande l'arc est comme suspendu entre la visée, l'intention – atteindre la cible –, se concentrer sur la fin de l'action, et le savoir de ce qu'une fois la flèche lâchée, quelque chose commence dont on ne connaît pas l'issue. Le tir à l'arc rejoint la mise au monde, comme expérience de l'activation d'un processus intentionnel et aléatoire tout à la fois, comme acceptation – ce qui produit d'ailleurs une grande puissance – d'être à l'origine de ce qui vous échappe, et n'existe que pour vous échapper. Et si toute une organisation spirituelle et mythologique s'est formée au Paléolithique autour de ces corps et de leur puissance de génération, c'est absolument l'inverse que nous vivons aujourd'hui. Dans nos sociétés contemporaines, il existe très peu de statues de femmes enceintes alors que c'est sans doute le moment le plus sidérant de puissance du corps féminin. Un passage du spectacle évoquera aussi les menstruations, un signe indéniable de la puissance des femmes pourtant perçu comme un tabou et une fragilité. Avec l'agriculture et la sédentarisation, la logique de l'ensemencement de la terre et celle de l'ensemencement de la femme provoquent une rupture épistémologique. On peut penser que les mécanismes de domination et de contrôle du corps des femmes trouvent là leurs prémisses. Cette tension entre le passé et le présent réactive sur scène une histoire des femmes non écrite, invisibilisée. La pièce déverrouille le formatage des corps pour pouvoir penser des sociétés égalitaires et débarrassées des violences culturelles, de la confrontation entre les sexes. Je souhaite aussi que cette pièce propose de nouveaux modèles relationnels pour les hommes comme pour les femmes et permette de construire des alternatives, de prendre en compte des états de vulnérabilité, de porosité. Chez les Inuits, il existe plusieurs catégories d'êtres humains. Pas seulement les hommes et les femmes. Les personnes qui vivent une transidentité ont un véritable statut au sein de cette société, parce qu'ils sont considérés comme plus riches, plus vastes. *Archée* tente de mettre en évidence la richesse de la diversité humaine dans un monde qui objective à la fois le corps des femmes et celui des hommes.

Vous soulignez l'importance de réparer l'Histoire.

Le terme de « mentrification » a fleuri sur Internet il y a quelques mois. Ce néologisme désigne l'invisibilisation des femmes dans l'Histoire. Depuis des siècles, voire des millénaires, les femmes sont privées de la reconnaissance de leurs savoirs, de leurs inventions, et des fruits de leurs recherches. Cet empêchement historique est doublé d'une falsification de l'Histoire quand les femmes réussissent. Comprendre aujourd'hui quelle a été la place des femmes dans l'histoire de l'art, des gestes et des idées, permet de déplacer les lignes de partage des responsabilités. Oui, cette pièce vise à sonder l'histoire du monde et à inventer des rituels de réappropriation des gestes féminins disparus de l'histoire officielle de

► 9 juillet 2021

l'humanité. En visite à Taipei en janvier 2020, où j'ai organisé une audition pour rencontrer des danseuses, j'ai rencontré Pi-Chen Liu, ethnologue spécialiste des cultures matrilineaires aborigènes de Taïwan. Elle me racontait qu'à l'origine, les rituels d'initiation des jeunes hommes passaient par leur travestissement en femme, pour convoquer dans leurs corps la puissance du féminin. Au même moment était réélue Tsai Ing-wen, première femme à la tête de l'Etat et présidente de Taïwan depuis 2016. Il est intéressant de noter que Taïwan fait aujourd'hui partie des pays les plus libres au monde, que la situation des droits de l'Homme y est excellente et que la participation des femmes à la vie politique y est parmi les meilleures au monde. Réhabiliter la place des femmes dans l'Histoire et convoquer une mémoire équitable permet de nous réparer, de réarmer ensemble l'avenir des hommes et des femmes.

Dans quel univers allez-vous placer ces archées, cette arche, qui est votre tout nouveau spectacle ?

Nous avons installé au cœur du cloître des Célestins un plateau qui est un espace de résonance pour la voix, les sensations, la pensée. Un plateau où prennent place des chants et des danses aux adresses particulières. Les costumes sont évolutifs. Ils s'inspirent des sous-cuirasses et des protections portées dans les arts martiaux et permettent d'augmenter le corps des danseuses. L'objectif de la scénographie, des costumes et des accessoires est de nourrir une fiction atemporelle, agéographique, dans la déconstruction de nos systèmes de représentation. Dans un sens, la scène d'Archée est un véritable espace matriciel au service de la puissance des femmes.

Auteur : Propos recueillis par Francis Cossu

Source : https://www.opinion-internationale.com/2021/07/09/les-femmes-effacees-de-lhistoire-sois-belle-et-ouvre-la-avec-la-metteuse-en-scene-mylene-benoit_93153.html

Sommes-nous prêts à renouer avec la beauté brute?



La beauté naît dans les cloîtres. Cet adage auquel nous croyons chaque mois de juillet a pris corps cette année entre les platanes des Célestins. La chorégraphe et plasticienne Mylène Benoit s'empare de la majesté du lieu avec maestria et propose un rite initiatique aux racines de la force du féminin. Non que ce soit un spectacle féministe, – seuls les passages textuels, courts et dispensables en font explicitement mention – c'est une cérémonie laïquement sacrée qui montre bien plus qu'elle ne démontre. Cette horde de femmes prend possession du plateau par la maîtrise du souffle et de la voix, variations infinies qui se répercutent entre les pierres séculaires et nos oreilles novices. Ce sont des chants soufflés, scandés, éructés, youyoutés, hurlés ou murmurés, des chants sans mots, des chants pour faire communauté. Car ce qui les lie, au-delà des confidences de boudoirs, c'est l'offrande aux puissances de la nature de leur corps et de leurs cordes vocales. La scène inaugurale séduit par sa radicalité; dans le noir du ciel étoilé, des appels, des cris de reconnaissances déchirent le silence, résonnent en échos, enveloppent le gradin de toute part comme les louves qui reconstituent leur meute. La chorégraphe assume avec grâce de danser la force sans la masculiniser, de donner à tous ces corps de femmes, différents, un élan singulier qui ne cherche ni à singer ni à se comparer, mais qui créent, devant nos yeux, une nouvelle grammaire, une nouvelle glaise faite de sang, de peaux et de murmures. On gardera en mémoire ces kryptonites suspendues qui semblent, une fois en lumière, générer la transe, diamants acérés et scintillants, énergie minérale qui donne sens aux corps branlants. On gardera la délicatesse des poignets qui se tendent, supports aux micros, réceptacles intimes de ce qui advient, la nudité, simple, l'onction avant le rituel. Dans cette scénographie pauvre, ce sont les corps qui créent les courbes et les couleurs, la femme laisse trace, marque son territoire, triste sans elle, il prend vie, il s'active quand elle le macule. Nous assistons, médusés, à la naissance du paysage.

Tout est surprenant dans cette proposition, aucune scène n'appelle logiquement une autre et pourtant, aucune incohérence, nous sommes en suspension, comme transmutés dans un temps préhistorique étrangement contemporain. Il faut accepter de se laisser découvrir car Mylène

► 18 juillet 2021

Benoit vient tordre les restes de notre cerveau reptilien, sommes-nous prêts à renouer avec la beauté brute ? Si les yeux se désengluent, si l'écoute oublie son confort post-moderne, « Archée » touche sa cible en plein coeur, et réalise le rêve d'Eugen Herrigen dans son mythique ouvrage « Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc » : « Il nous faut redevenir "comme des enfants" par de longues années d'entraînement à l'art de l'oubli de soi. Quand cela est réalité, l'homme pense et pourtant il ne pense pas ; il pense comme les vagues qui déferlent sur l'océan ; il pense comme les étoiles qui illuminent le ciel nocturne ; il pense comme le vert feuillage qui bourgeonne dans la paix de la brise vernale. En vérité, il est les ondées, l'océan, les étoiles, le feuillage. Lorsqu'un homme est parvenu à cet état de développement "spirituel", il est un artiste Zen de la vie. »

Autrice : Marie Sorbier

Source : <http://www.iogazette.fr/critiques/focus/2021/sommes-nous-prets-a-renouer-avec-la-beaute-brute/>

Danse : les chorégraphes sous influence chamanique

Plusieurs d'entre eux s'inspirent de ces passeurs entre les humains et les esprits pour explorer d'autres façons de percevoir et d'habiter le monde.

Par [Rosita Boisseau](#)

Publié par Le Monde le 02 juin 2022

Noir de grotte dans le studio de l'Espace Cardin, à Paris, samedi 16 avril. Quelque chose froufroute, glousse dans une coulée de bruits de gorge. Les contours tremblés d'une forme en tulle et plumes surgissent, tandis que la psalmodie devient glapissement de poule en colère. Quelques minutes plus tard, une autre figure tout aussi fantastique, sous son masque noir, tape des pieds en jouant du daf, tambour iranien présent dans les trances soufies, avant que des sons de harpe celtique se faufilent.

Cette étonnante incantation porte le nom de *Black Bird* (2021) et celui de Mathilde Rance. Pour sa deuxième pièce depuis 2020, la jeune chorégraphe poursuit sa quête singulière soufflée par un imaginaire chamanique, inspiré par ces êtres qui, dans certaines communautés, jouent les intercesseurs entre les humains et les esprits. « *Je suis très vigilante dans l'utilisation du terme "chaman", relié à des pratiques culturelles spécifiques, précise-t-elle. Je cherche plutôt à créer des tensions entre ma technique de danse et ce qui serait une inspiration chamanique librement fantaisiste. Je revendique une sorte de paganisme culturel relié à mes racines andalouses.* » Harpiste depuis l'âge de 13 ans, Mathilde Rance est aussi chanteuse. Elle ajoute : « *Je n'endosse évidemment pas le rôle social du chaman, mais je m'intéresse à des états cognitifs de transe qui permettent d'aiguiser ma conscience.* »

Désir de transe

Mathilde Rance est loin d'être la seule, sur les plateaux, à se transformer en totem vivant. Dans l'élan de ritualisation qui emporte les spectacles contemporains depuis une dizaine d'années, le désir de transe qui soulève les chorégraphes, on ne compte plus les apparitions de créatures mirifiques en train de faire vibrer l'espace autour d'eux. Cette lame de fond rejoint la vogue actuelle pour le chamanisme, où l'on se refille les adresses de magnétiseurs-chamans, [pendant que l'université Paris-VIII donne, depuis novembre 2021, des cours d'introduction aux trances et états de consciences modifiés.](#)

Cette tendance sociétale, le nouveau festival AnthroScènes, créé par Valérie Baran, qui s'est déroulé du 29 avril au 15 mai, au Tangram, à Evreux, l'a pointée, en croisant des artistes, des chamans et des chefs de tribus de différents pays. « *Certains savoirs traditionnels ancestraux, éclairés par des connaissances scientifiques, nous offrent d'autres perceptions du monde, commente-t-elle. La transe chamanique et la découverte de son pouvoir guérisseur ouvrent des perspectives à la médecine occidentale, comme elle inspire les chorégraphes.* »

Retour à une pensée magique ? Besoin de se reconnecter à une histoire immémoriale ? [Damien Jalet](#), passionné par les rituels animistes indonésiens et japonais, se métamorphose en homme-cerf dans [le fabuleux film *The Ferryman* \(2016\), de Gilles](#)

[Delmas](#), et fait entendre la voix d'une chamane d'Okinawa à la fin de son spectacle *Vessel* (2015).

Dans un style différent, en ligne de fuite de la pièce *Miramar* (2022), du chorégraphe Christian Rizzo, un personnage encagoulé dans un tissu aussi chatoyant que sa longue jupe et les pompons de ses chaussettes se dresse. « *Il figure le passage entre des espaces-temps différents, celui des vivants et des morts, du visible et de l'invisible, du réel et de l'extra-réel* », explique Christian Rizzo. Quant au [chorégraphe Daniel Linehan](#), qui ouvrait le festival June Events, lundi 30 mai, avec une déambulation en forêt intitulée *Listen Here : These Woods* (2021), il se définit en « *guide, passeur, jouant un rôle de chaman pour repenser celui de chorégraphe et retourner aux racines de ce qu'est le théâtre : la caverne* ». Il précise : « *Mais sans entrer dans aucun système de croyance. Il s'agit, pour moi, de convoquer l'invisible dans la nature et sur scène.* »

Le visible et l'invisible

L'invisible ! Le terme, mentionné dans l'univers du chamanisme, qui connecte le visible des humains à l'invisible des esprits, revient sans cesse. Dans le spectacle *Chêne centenaire* (2021), présenté le 22 mars, au Théâtre de Vanves (Hauts-de-Seine), Marion Carriau et Magda Kachouche « *dialoguent avec l'invisible, nos ancêtres, nos mythes* ». Par l'intermédiaire de qui ? De la « Géante », zombie pourvue de quatre mains et autant de pieds, tissée à partir de matériaux recyclés. « *On parle de rituel chamanique, mais avec une grande modestie*, soulignent-elles. *On joue sérieusement à fabriquer des figures de chaman pour inventer de nouveaux récits afin de tenter de répondre à une question : comment habiter le futur dans l'état du monde actuel ?* » A l'inverse de la dystopie, le duo fait passer le message « *qu'une autre façon de vivre ensemble est encore possible* ».

Bouffées d'appels vers une spiritualité, signaux d'alerte à prendre soin autrement de l'Univers, ces pièces cérémonielles déplacent le rôle du chorégraphe, devenu médium chantant et dansant, ainsi que le statut de l'art. Happées par l'urgence écologique au sein d'une planète affolée, présentées en salle mais aussi dans les bois, ces performances, enrichies par les lectures des [philosophes Vinciane Despret](#), Charles Stépanoff ou Eduardo Viveiros de Castro, se veulent plus responsables et inclusives.

« *Loin de la représentation, au sens classique, il s'agit de considérer l'art comme un partage d'expérience pour recréer des liens avec l'environnement, de nouvelles formes d'attentions au vivant* », affirme Vania Vaneau. Depuis ses premières pièces, en 2014, l'artiste brésilienne, en tournée avec *Nebula* (2021), fascinant rituel de transformation à base de charbon, d'argile et de feuilles d'or, approfondit une recherche enracinée « *dans le chamanisme, l'animisme et la notion de cosmologie, qui inclut tous les éléments végétaux, animaux et humains dans une relation horizontale* ».

Cette dimension archaïque est parfois nourrie par des expériences de transe. En 2017, Vania Vaneau, qui a accompagné à plusieurs reprises un ami chaman dans des cérémonies au Brésil, a participé à une retraite au Portugal, où elle a étudié la tradition de médecine chamanique shipibo, qui utilise, comme beaucoup de peuples amérindiens, [l'ayahuasca, une racine médicinale](#). Même curiosité chez les chorégraphes Mylène Benoit et Mathilde Rance, qui ont travaillé avec la spécialiste Corine Sombrun, initiée au chamanisme en Mongolie, au début des années 2000. « *La transe déplie un éventail de possibles dans notre être qui ne se résume pas, loin de là, à sa seule partie visible,*

raconte Mylène Benoit. *Se rapprocher de cette pratique porteuse d'une puissance, d'une réparation de soi et des autres, s'est révélé bénéfique.* »

Le résultat se lit dans [le spectacle Archée \(2021\), de Mylène Benoit](#). Au cœur d'une jungle métaphorique, huit femmes se livrent à « *un plongeon originel dans la nuit des temps* ». On entend des cris d'oiseaux, des halètements, des mélodies inspirées par les chants inuits. « *C'est l'engagement de tout le corps, physique et psychique, que nous tentons ici, confie-t-elle. Le mouvement, le son ouvrent des espaces vibratoires qui, comme dans la transe, permettent d'accéder à de nouvelles perceptions de soi et à des mémoires enfouies.* » Pour les performeuses comme pour les spectateurs.

L'attrait des artistes pour ces aventures inédites n'est pas à sens unique. La chamane Céline Dartanian, formée en Mongolie, dialogue depuis 2020 avec le chorégraphe Rachid Ouramdane. A la suite d'une rencontre dans le cadre de l'ADN Dance Living Lab, pilotée par Maxime Fleuriot à Paris, les deux se retrouvent autour de [la danseuse Lora Juodkaite, reine de la giration](#), qui collabore avec le chorégraphe depuis 2009. « *La façon dont Céline passe du monde visible à l'invisible comme on ouvre une porte et la manière dont Lora pénètre dans un autre champ de conscience en tournant sur elle-même m'ont semblé très proches* », glisse le chorégraphe.

Naît la performance, présentée le 5 février, au Musée de l'homme, à Paris, *Dans le noir on voit mieux*, titre du livre de Dartanian (Mama, 2021) qui retrace son parcours. L'affolant tourbillon de Juodkaite surfe sur le témoignage en voix off de la chamane. « *Nous sommes toutes les deux sur le lâcher-prise, assure Dartanian. Pour partir dans une giration comme celle de Lora et moi, dans "l'incorporation", terme que nous utilisons pour parler de transe, il faut se faire confiance.* »

Celle qui officie au travers de cérémonies privées et publiques poursuit : « *Lorsque je manipule le tambour, je l'inscris dans l'espace en dessinant un cercle en bas pour la terre et en haut pour le ciel, jouant, comme Lora à sa façon, la création du cosmos.* » Quant à la bascule du cultuel au culturel, Céline Dartanian en marque les frontières. Pas question pour elle de se mettre en scène avec ses habits. « *Mon engagement est très clair envers la communauté mongole qui m'a initiée. Etre chamane est d'abord une dévotion.* »

Lire aussi l'analyse : [Le rituel, la transe et la danse contemporaine](#)

Lire aussi : [Corine Sombrun, de la transe chamanique à la science](#)

Lire aussi : [A Pantin, les interactions fructueuses entre la danse et les rituels](#)

Lire aussi : [Cohabiter avec tous les vivants](#)

Lire aussi (2019) : [La leçon de liberté des chamanes sibériens : « Voyager dans l'invisible », de Charles Stépanoff](#)

Ecouter aussi : [Quand la science s'intéresse aux pouvoirs de la transe](#)

* *Black Bird*, de Mathilde Rance. Le 18 juin à 17 h 30, [au BAL, Paris 18^e](#). Du 13 au 17 juillet à 17 heures, à [La Parenthèse, à Avignon](#).

* *Miramar*, de Christian Rizzo. Les 9 et 10 juin, à Perpignan.

* *Chêne centenaire*, de Marion Carriau et Magda Kachouche. Les 9 et 11 juin, [Atelier de Paris](#), Paris 12^e.

* *Nebula*, de Vania Vaneau. Les 7 et 8 juin, [Atelier de Paris](#), Paris 12^e. Le 24 juin à 19 h 30, au festival [Extension sauvage](#), à Combourg (Ille-et-Vilaine).

* *Archée*, de Mylène Benoit. Du 8 au 17 juin. [Théâtre de Chaillot](#), Paris 16^e.

Mylène Benoit, Archée

Propos recueillis par [Wilson Le Personnic](#). Publié le 07/03/2022



Quels indices avons-nous du rôle que jouaient les femmes dans les peintures rupestres retrouvées dans les grottes ornées ? Et si dans les sociétés préhistoriques les femmes avaient chassé, combattu, créé autant que les hommes ? Quels indices avons-nous de l'existence de sociétés égalitaires avant que l'ordre viriarcal ne soit progressivement instauré au détriment des femmes ? Avec sa nouvelle création *Archée*, la chorégraphe Mylène Benoit explore de nouvelles hypothèses historiques concernant un pouvoir des femmes qui aurait existé pour progressivement s'effacer. À partir des entrelacements des corps, des voix qui se superposent, des récits, la chorégraphe propose de redonner une place centrale aux femmes et de restaurer la mémoire d'un passé plus équitable, à partir de laquelle dessiner un futur. Dans cet entretien, Mylène Benoit revient sur ce qui l'a motivée à créer *Archée*, et sur les enjeux de cette nouvelle création.

Vous avez longtemps fréquenté les écoles d'art avant d'entrer dans le monde de la danse. Pourriez-vous revenir sur ce moment de bascule ?

En effet, je suis artiste plasticienne de formation, et ce sont des raisons politiques qui m'ont amenée à fonder en 2004 une compagnie de danse, Contour Progressif. J'avais jusque-là beaucoup travaillé l'image et j'avais besoin de considérer les techniques contemporaines de représentation par un autre médium. J'étais inquiète de la prolifération des images et par la façon dont elles nous « chorégraphient ». Je crois en effet qu'il n'y a pas de corps pur, pas de corps « propre », mais au contraire un corps poreux, un corps de rapports et de relations sociales. J'ai commencé à travailler avec des danseur·se·s sur ces questions : que peut le corps ? Que peut le monde dans les corps ? Pourquoi risque-t-on son corps sur un plateau ? Comment produire des actes dansés qui donnent à percevoir l'imagination, la peur, le fantasme, la mémoire : l'exercice de la pensée mêlé à celui du corps ? Mes créations chorégraphiques sont des façons d'émettre

Marcela Santander Corvalán & Hortense Belhôte, CONCHA – Histoires d'écoute



Élise Lerat, FEUX



Au cœur, Dalila Belaza



Kevin Jean, Dans le mille



Marcela Santander Corvalán « Repenser en profondeur nos institutions »



des hypothèses et de partager, avec les spectateur·rice·s, mon souci du corps. Je pense que le corps ne cesse de *faire preuve*, comme il fait symptôme ; et je saisis la danse comme un outil pour penser le monde.

Depuis plusieurs années, la voix occupe une place essentielle dans votre travail. Pour vous, quels rapports entretient-elle avec l'écriture de la danse ?

Dans mes pièces, la voix met en jeu le corps dans son entièreté, sans faire de partage entre ce qu'il y aurait à *montrer*, ce qu'il y aurait à *émettre* ; sans séparer la peau des entrailles, des cordes vocales, du périnée, du sexe, du squelette, du cœur, du foie, de la rate... Et puis vient aussi la nécessité d'énoncer, de ne plus se contenter de corps silencieux – si tant est que les corps puissent l'être. Je me rappelle cette phrase entendue il y a quelques années d'un professionnel de la danse : « je ne supporte pas les danseur·se·s qui parlent ! ». Oui mais voilà : les danseur·se·s sont aussi doué·e·s de pensée et de parole, et si l'enseignement de la danse les forme plutôt au silence, je crois qu'il est temps que ces corps dansants, experts de l'observation et de l'écoute du monde, s'adressent à nous avec toutes leurs puissances.

Comment définiriez-vous la singularité de votre recherche chorégraphique ?

Chaque projet ouvre une nouvelle recherche, une question, ou une urgence. Quels sont les effets des images (de jeu vidéo, de films de guerre ou d'horreur...) sur nos corps ? Est-ce que mon corps est chair ou image ? Pourquoi l'humanité danse-t-elle ? Que fait la cécité au corps et à la danse ? La dyskinésie, ces gestes qui nous échappent, sont-ils vecteurs de danse ? Peut-on convertir la voix en lumière ? Que faisons-nous de nos mort·e·s ? Y a-t-il une éthique du *corps féminin* ? A chacune de ces questions correspond une création. Je pense avoir décidé depuis longtemps, et peut-être d'abord à mon insu, de ne pas vouloir produire de pièces qui n'auraient pas un « effet » social, éthique ou politique. Je crois que la danse a une force de frappe singulière parce qu'elle donne la parole au corps, à ses humeurs, dans une société fondée sur la séparation morbide entre le corps et l'esprit. Je crois à la connaissance par le geste, et que la danse est phylogénétique, qu'elle a la faculté de « *faire revivre à notre « matière humaine » des gestes millénaires qui nous relient à un fond commun de l'humanité sur tous les continents* », comme le dit Jean-Paul Curnier dans son ouvrage *Philosopher à l'arc*. Que mon corps *se rappelle des choses que ma conscience a oubliées*. Je pense que la danse, comme le tir à l'arc ou d'autres pratiques corporelles qui ont traversé le temps peut nous donner la sensation d'une « *présence de l'origine* ».

Archée propose notamment une mémoire des corps féminins à travers la danse, pourriez-vous partager avec nous ce qui vous a conduit à cette création ?

Ce travail a été très marqué par la lecture du *Mythe de la Virilité*, d'Olivia Gazalée, de *Métamorphoses* d'Emmanuele Coccia, et du *Rire de la Méduse*, d'Hélène Cixous. Si j'évoque la thématique de la pièce, je dirais qu'*Archée* est une pièce autour de la puissance des femmes et de leur effacement dans l'Histoire de l'humanité. Et si j'évoque ce que vise *Archée* dans sa forme, dans sa dramaturgie, je dirais que nous cherchons à performer une nouvelle « mondiaison » fondée sur les potentialités du féminin, une autre manière de figurer et d'habiter le monde. Je voudrais donner forme à une éthique, à des affects qui sont niés au sein des sociétés patriarcales. Mon objectif est de mettre en acte, en danse, en corps, en voix, sur le plateau, de nouveaux modèles relationnels qui permettent de construire des alternatives, de prendre en compte des états de vulnérabilité, de porosité. Chez les Inuits, ou sur l'île des Célèbes en Indonésie, il existe beaucoup plus de genres d'êtres humains que pour nous, en Occident. Les personnes qui vivent une transidentité ont un véritable statut au sein de cette société, parce qu'elles sont considérées comme plus riches, plus vastes. *Archée* tente de mettre en évidence la

Jeanne Brouaye, Song for a Gallery



Flora Detraz « La danse offre aux corps et aux imaginaires un refuge de liberté »



richesse de la diversité humaine dans un monde qui objective, tyrannise et oppose le corps des femmes et celui des hommes. *Archée* est aussi une façon de réparer le passé, de redonner aux femmes leur place dans l'Histoire de l'humanité, pour restaurer une mémoire équitable, sur laquelle bâtir l'avenir. Nous y performons, par l'entrelacement des corps, des récits, des voix, de nouvelles hypothèses historiques : quels indices avons-nous du rôle des femmes dans les peintures des grottes préhistoriques ? Quelle était la valeur du sang menstruel avant qu'il ne soit transformé en tabou par les religions monothéistes ? Comment les femmes ont-elles chassé et combattu aux côtés des hommes, avant que l'ordre viriarcal ne mette fin aux sociétés égalitaires pour bâtir un monde dans lequel la femme allait perdre ses puissances ?

***Archée* prend racine en 2017 dans un voyage au Japon, lors d'une résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto, pour votre pièce *La Maladresse*. En quoi ce voyage a-t-il été déterminant ?**

Au Japon, le geste est au service d'une spiritualité ou d'une vitalité qui dépasse la simple pratique. Durant ma résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto, en 2017, j'ai assisté par hasard à une pratique de Kyudo (tir à l'arc traditionnel) qui rassemblait principalement des femmes. Elles pratiquaient un art martial très codifié, criaient, dégageaient une grande puissance et occupaient toutes les fonctions, notamment celle d'arbitre. Cette situation, qui m'est apparue soit comme très ancienne, soit comme une scène d'anticipation, a fait surgir l'idée du matriarcat comme organisation alternative du monde. Une société qui serait appuyée sur la puissance des femmes et sur leur capacité – réalisée ou non – à « mettre au monde » du nouveau. Lorsqu'on tire une flèche, au moment où on bande l'arc, le moment est suspendu entre l'intention de la visée – atteindre la cible, se concentrer sur la suite de l'action – et l'idée qu'une fois la flèche lâchée, quelque chose commence dont on ne connaît pas l'issue. Le tir à l'arc rejoint la mise au monde, comme expérience d'un processus intentionnel et aléatoire tout à la fois, comme acceptation d'être à l'origine de ce qui vous échappe, et n'existe qu'à vous échapper...

Comment votre recherche s'est-elle polarisée autour de la pensée féministe et environnementale ?

Dans la philosophie grecque, *arkhè* (ἀρχή) signifie l'origine, le commencement, le principe. Issu de ce mot grec « ἀρχή », le « matriarcat » signifie donc « mères depuis le début ». Cela renvoie à l'idée que, étant celles qui donnent naissance, les mères sont à la fois à l'origine de la vie et les créatrices des commencements de la culture. Avant que ne se répande la tradition aristotélécienne selon laquelle les femmes sont des mâles ratés, et que le féminin – y compris quand il s'exprime chez les hommes – est inférieur, la femme représentait vraisemblablement le pouvoir de vie, articulé au principe de l'antériorité : le féminin précède le masculin, et qu'il engendre *Archée* veut dire deux choses : le principe/le commencement/la source mais aussi le pouvoir. Si la Bible façonne Eve à partir d'une côte ou plutôt d'un côté d'Adam, d'autres récits ne renversent pas ainsi l'ordre des choses... La société viriarcale est un système hiérarchisé dont la sexuation détermine les structures de pouvoir : un monde fondé tout d'abord sur l'opposition et sur l'hostilité entre les sexes, puis sur l'exclusion, que celles-ci s'effectuent au nom du sexe, de la race, de la religion, des origines géographiques, des classes sociales. *Archée* fait l'hypothèse qu'il existe une éthique de la relation, une écriture du monde, une économie qui ne joueraient pas le jeu de la coupure, de la séparation, de l'affrontement, de la hiérarchisation. Et que ce mode opératoire pourrait être archaïquement lié à la capacité des êtres vivants – femmes et hommes – à donner naissance ou, comme le formule Emmanuele Coccia, à « engendrer de leur propre forme une forme différente qui partage la vie qui les anime. (...) La naissance est un lieu où travail et imagination, force et conscience, effort physique et psychique, doivent se lier et peuvent le faire de manière différente ». A quoi ressemblerait un monde qui, plutôt que de s'obséder de la mort et du

vieillesse, célébrerait la naissance et la transformation ? Et qui ferait une valeur de cette puissance d'engendrement « de toute éternité », de cette capacité métamorphique des humains ? Cette recherche et la pièce qu'elle engendre sont humanistes avant d'être féministes. *Archée*, est une question, *pose question*. Je ne propose pas une réponse, ce qui créerait un nouveau rapport de domination. Les questions d'*Archée* sont ouvertes et en partage, elles sont un va-et-vient entre les spectateurs et le plateau.

Pour *Archée*, vous avez composé une équipe d'interprètes exclusivement féminine, originaire de Taiwan, de Suède, d'Israël et de France. Comment avez-vous réuni cette équipe multiculturelle ?

Pour ce projet j'ai réuni Célia Gondol, Hanna Hedman, Sophie Lebre, Agnès Potié, Tamar Shelef, Wan-Lun Yu et Bi-Jia Yang, ainsi que les musiciennes Pénélope Michel et Annabelle Playe. Pour ce travail qui évoque la condition des femmes dans le monde entier, il était fondamental de rassembler des interprètes d'âges, d'expériences et d'origines différentes. Le cœur de la pièce est aussi nourri d'échanges entre nous et des récits de vie de chacune de ces femmes. Elles *sont* le fond commun d'*Archée*. La crise sanitaire a beaucoup entravé ces rencontres et nous n'avons été toutes rassemblées que très tardivement. Deux danseuses taiwanaises que j'avais rencontrées à Taipei en janvier 2020 dans le cadre d'un partenariat avec le NTCH, Théâtre National de Taipei, n'ont finalement jamais pu nous rejoindre.

Le paysage sonore occupe une place très importante dans la dramaturgie de la pièce. Pouvez-vous revenir sur le processus de création musicale d'*Archée* ?

J'ai souhaité associer deux puissances complémentaires : celle d'Annabelle Playe, qui exerce son art, « Noise » et compose à partir d'instruments électroniques, jouant avec les ondes, les accidents, et composant à partir de ces impulsions et ces flux ; et celle de Pénélope Michel, violoncelliste, dont la pratique musicale peut être écrite ou improvisée, vocale, instrumentale et électroacoustique. Elles composent ensemble un espace vibratoire qui entre en conversation avec les voix et les corps des danseuses-chanteuses. La dramaturgie favorise une indépendance entre ces fils qui se tissent, comme des brins d'ADN...

Avez-vous développé des outils de composition, d'écriture, spécifiquement pour ce projet ?

Je développe de nouvelles méthodes d'écriture et de nouveaux outils de composition pour chaque pièce. Je suis passionnée par l'idée que chaque discours ou pensée devrait – pourrait être – porté ou formulé à travers une forme différente. Pour *Archée* c'était plus important que jamais : nous devons inventer nos propres usages, notre langue, nos référents. Nous devons *mettre en acte* nos cris et nos affects, fussent-ils inquiétants, dérangeants, et refuser l'ordre établi du récit et de la représentation occidentale, qui se fondent sur une dramaturgie conflictuelle et transcendante, qui produit du fatalisme et de la résignation. Il s'agissait de s'attaquer à ce qui *structure* nos pensées, nos rapports et nos corps. Cela devait passer par beaucoup de temps de vie ensemble, d'horizontalité, d'échanges de savoirs, d'oralité. La pièce est tout d'abord apparue comme un jaillissement, à travers l'activation quotidienne et non hiérarchisée de pratiques vocales, de soins, de lectures. Je voulais mettre en jeu une « une économie libidinale » au sens du désir et de la pulsion de vie, en faire une grammaire qui soit le négatif – au sens photographique du terme – de la pulsion de mort alimentée par notre société. En parallèle de ces échanges, je travaillais sur la conduite du spectacle, sur le chemin que nous pourrions proposer aux spectateur·rice·s.

Pour *Archée* vous avez été initiées à la pratique du chant de gorge inuit. Pouvez-vous nous parler de cette expérience ?

Pour chaque projet, je propose, pour les corps des interprètes, une pratique qui a la faculté de mettre en abyme le sujet que nous explorons ensemble, comme, par exemple,, la pratique du jeu vidéo, l'escrime ou l'écholocation. Cela permet d'éprouver les corps à travers une expérience originelle commune et propre à chaque pièce. Pour *Archée*, c'est la « mise en voix ». Dans ce contexte mondial d'effacement et de discrimination de la part féminine du monde, *porter la voix, prendre la parole* sont des réponses spontanées et une nécessité vitale qui m'ont conduit à mettre au centre le travail vocal, qui donne naissance aux gestes, à la danse et aux situations de plateau. Avec le concours de notre « metteuse en voix » Anne-Laure Poulain, nous avons forgé nos voix comme des armes, travaillé la saturation, le cri, afin que les interprètes puissent libérer leur puissance vocale. J'ai aussi demandé à Marie-Pascale Dubé de nous initier à la pratique du chant de gorge inuit, fondé et pratiqué depuis des temps immémoriaux par les femmes du Nunavik (Québec). Traditionnellement pratiqués deux par deux, ces chants en canon dont l'un des effets est de réchauffer les corps à travers le passage du souffle, sont aussi berceuses, jeux et joutes, ou conversations sur le monde, puisque ces chants, fondés sur des sons gutturaux entrecoupés de voyelles, imitent les sons de l'environnement (le chant de la scie qui coupe le bois, le chant de la rivière ou du vent...). Nous avons pris appui sur cette pratique millénaire pour mettre en commun les souffles de toutes les femmes d'*Archée*, et créer une matrice vocale qui au début de la pièce, donne naissance aux puissances nécessaires au groupe : la relation avec ce qui est invisible, l'émergence et la prolifération du vivant, la nature sauvage, la puissance martiale.

Vous avez également proposé à une partie de l'équipe de faire l'expérience de l'état de conscience particulier qui est celui de la transe...

En effet, au tout début du travail, certaines d'entre nous ont été initiées à la transe. Au commencement de cette création, j'ai souhaité que chacun·e des collaborateur·rice·s proposent des pratiques, partagent des savoirs ou des expériences. Il s'agissait de mettre en jeu de purs échanges, de créer du commun, avec l'intuition que cela allait laisser des traces sur nos corps et nos psychés. Annabelle Playe, l'une des musiciennes d'*Archée*, avait entendu parler de Corinne Sombrun, écrivaine et ethnomusicienne formée à la transe par des chamanes de Mongolie. J'ai suivi ce fil et j'ai rencontré Corinne, qui travaille depuis 20 ans avec des neuroscientifiques sur les états modifiés de conscience. À partir d'analyses scientifiques sur ses propres états de conscience, elle a créé avec des musicien·ne·s des bandes sonores qui ont la capacité d'induire la transe chez les personnes qui les écoutent. Cette induction n'est jamais séparée de l'usage de la voix par Corinne Sombrun, qui dirige et accompagne cette initiation. Malheureusement la crise sanitaire a rendu impossible ce rassemblement inaugural et seule une partie de l'équipe a pu se réunir en octobre 2020 pour traverser cette expérience. Je cherchais, avec cette pratique, à libérer les corps en déployant leur puissance, à faire remonter des mémoires enfouies... À mesurer aussi le pouvoir de la vocalisation sur nos corps. Quelle trace cette expérience a-t-elle laissée dans la pièce ? Je sais qu'elle a ouvert des espaces inconscients, neufs, pour certaines d'entre nous...

***Archée* se termine avec une séquence qui fait référence aux peintures des grottes préhistoriques. Comment articulez-vous ces images avec la dramaturgie de la pièce ?**

Avec *Archée*, je souhaitais remonter le fil du temps. Certains anthropologues font l'hypothèse que dans les petites communautés de chasseurs-cueilleurs – chasseuses-cueilleuses – lorsque les femmes perdaient du sang, elles devaient se retirer du groupe pour ne pas attirer les prédateurs. Et que ces femmes auraient pu se réfugier dans des grottes, par exemple. Ces réunions mensuelles auraient été l'occasion de pratiquer des

dances, des rituels, des chants, d'échanger des savoirs, et pourquoi pas de réaliser de magnifiques fresques pariétales. J'ai discuté avec Carole Fritz, spécialiste de l'art préhistorique et directrice scientifique de la grotte Chauvet Pont-d'Arc, de la bataille qu'il lui faut mener pour faire de la place aux femmes dans le passé. Dans notre imaginaire contemporain, l'art, quand il est majeur, n'est jamais le fait des femmes. Les peintures (plus de 700 motifs graphiques, ndlr.) qui ornent la grotte du Pech Merle dans le Quercy, par exemple, ont longtemps été attribuées à des hommes, mais de nouvelles études scientifiques apportent un autre point de vue. Et si ces œuvres, ces possibles danses, cette musique du paléolithique faisaient partie du *matrimoine* de l'humanité ? Avec *Archée*, je propose de performer de nouvelles hypothèses historiques. Les interprètes laissent au présent sur le plateau les traces de leurs mains, de leurs corps, comme si elles emboîtaient le pas à leurs aïeules, qui ont fait œuvre et corps il y a 30000 ans. Je suis certaine que de rouvrir toutes les possibles places des femmes dans le passé nous permet de potentialiser le futur.

Le processus de création s'est déroulé dans le contexte de crise sanitaire. Comment avez-vous vécu cette période ? Ce contexte a-t-il modifié votre pratique, votre écriture, fait émerger de nouvelles envies au plateau, a fait dévier votre intention de départ ?

Je crois que cette crise, dite sanitaire, nous a tou·te·s fortement impacté·e·s et ébranlé·e·s. Elle a été caractérisée par l'affirmation « officielle » de la vulnérabilité des corps, la répétition quotidienne de la dangerosité du corps de l'autre – potentiellement porteur de mort – la défiance, la limitation ou l'interdiction du lien et des pratiques sociales. Tous ces aspects, qui ont traversé notre vécu réel comme nos imaginaires et nos psychés, sont les ingrédients d'une société patriarcale poussés à leur paroxysme. Une société qui se nourrit du sacrifice de l'amour. La création d'*Archée* a été profondément fragilisée et retardée. Cette période a été marquée par la difficulté de se regrouper et le risque de la transmission virale, au cœur d'une création qui se fonde sur l'échange de souffle, le toucher et la relation. La collaboration avec Corinne Sombrun a été entravée puis interrompue par les confinements successifs et les mesures sanitaires, tout comme la pratique du Kyudo, que j'avais envisagée comme un rendez-vous régulier pour les interprètes. Nous avons perdu beaucoup de temps de travail et d'expérience. Et justement, dans un contexte de dystopie réelle, nous ne pouvions pas simplement produire un spectacle ou des *représentations*. Les premiers rendez-vous avec le public au Festival d'Avignon en juillet 2021 ont été une étape majeure sur le chemin d'*Archée*. La rencontre a été physique, passionnelle, débordante. Et la pièce continue d'advenir.

***Archée*, vu au Phénix scène nationale, dans le cadre du NEXT festival à Valenciennes. Conception, mise en scène Mylène Benoit, assistée de Lilou Robert. Chorégraphie Mylène Benoit avec Célia Gondol, Hanna Hedman, Sophie Lebre, Agnès Potié, Marcela Santander, Tamar Shelef, Wan-Lun Yu, Bi-Jia Yang (en alternance) Et les musiciennes Pénélope Michel et Annabelle Playe. Dramaturgie Céline Cartillier. Dramaturgie sonore Manuel Coursin. Lumière Rima Ben Brahim. Photo © Delphine Lermite.**

Le 7 avril à La Manufacture CDCN Nouvelle-Aquitaine à Bordeaux

Les 6 et 7 mai au Théâtre du Beauvaisis à Beauvais

Du 8 juin au 17 juin à Chaillot – Théâtre National de la Danse à Paris

<https://www.maculture.fr/entretiens/archee/>

Archée, critique

Alain Lipietz, spectateur – économiste et ancien député européen Europe Écologie Les Verts
Juillet 2021

« Festival d'Avignon. On commence, c'est le cas de le dire, par le magnifique « Archée », de la chorégraphe Mylène Benoit. La traduction la plus commune est tout simplement « commencement » : Èn archè èn o Logos. Au commencement était le Verbe... Sauf que non, montre ce spectacle superbe, dans mon site préféré d'Avignon, le cloître des Célestins, scène entre deux immenses platanes sur fond d'arches romanes. Au commencement était le cri, qui peu à peu dans la nuit se fait ébauche de mélodie, au commencement était la reptation d'in-formes vivantes, qui peu à peu se fait coopération, concurrence, hiérarchie contestée, solidarité. Entre femmes.

Ne pas s'exaspérer de la lenteur initiale du premier mouvement : bientôt le spectateur un instant distrait aura du mal à reconstituer comment s'est imposée telle figure, tel motif, leitmotiv, jusqu'à l'apothéose frénétique à la fin du mouvement. Émergence, plutôt que commencement.

Au second mouvement apparaît la Parole, et comme les danseuses sont de tous les continents, elles nous parlent en toutes les langues mais se comprennent entre elles, dans l'évocation des malheurs et de la puissance des femmes.

Au troisième mouvement elles reviennent nues sur la scène et commencent à s'enduire de peinture, elles-mêmes et entre elles, marquant les murs et le sol de leurs mains, de leurs ventres, créant en même temps leur parure et la culture (paléolithique), en un tourbillon de couleurs de plus en plus éblouissant.

Sidérant et bouleversant. >>



"Archée" de Mylène Benoit :un gynécée débordant de vie

Anthropologue, fouilleuse, chercheuse, Mylène Benoit offre à l'occasion de cette pièce des visions picturales et plastiques, fortes, sensuelles qui touchent et impressionnent le regard Tel un gynécée d'êtres vivants qui se mêlent à vivre leur sexualité joyeuse et partageuse. Se servant allègrement de la plasticité des corps des danseurs, elle parvient à rendre des ambiances et univers singuliers, marqués par sa griffe aiguisée au mouvement. Et la voix d'y trouver son chemin naturel pour attirer, séduire, émettre cris et mélodies de toute beauté et authenticité. Sur un dispositif au coeur du cloître des Célestins, les corps se glissent, évoluent langoureusement en autant de petites cérémonies ou rituels bien dosés. Libérer les corps dans des expériences nouvelles et faire don de cela. Les femmes au coeur du sujet, archaïques phénomènes indomptables au delà des pouvoirs exercés sur elles. Mettre au monde, un privilège inaliénable et riche de tant d'émotions et d'impression. Ensemencer, semer, cultiver dans une archéologie de l'avenir pour créer des fondements nobles et vrais. Ces paysages comme des touches mouvantes s'impriment et se distillent à l'envi comme des toiles où la peinture serait projetée par la force et l'énergie des danseuses Une fratrie se dessine où les échanges sont ceux d'une joyeuse intimité dévoilée le temps d'ouvrir les possibles.

Au cloître des Célestins

Mylène Benoit : "Pour moi, le plus important dans la danse, c'est le fond commun d'humanité"

ÉCOUTER (44 MIN)



"Archée" de Mylène Benoit, Chaillot-Théâtre National de la Danse, 2022 - Patrick Berger



Par les temps qui courent

Épisode du lundi 13 juin 2022 par Marie Richeux

VOIR LE PODCAST



Résumé

Rencontre avec la chorégraphe Mylène Benoit pour son spectacle "Archée" qui se joue au théâtre de Chaillot jusqu'au 17 juin 2022, puis sera en tournée notamment au festival FemArt de Pristina au Kosovo le 23 juin 2022

avec :

Mylène Benoit (Chorégraphe).

En savoir plus

En mêlant danse, chant et musique, *Archée* questionne les sociétés matriarcales comme organisation alternative du monde, et invente de nouveaux rituels. Avec ce projet, **Mylène Benoit** propose de remettre en lumière les femmes, rendues invisibles dans l'Histoire, mais elle vise également à dépasser l'adversité réciproque, et à convoquer une mémoire équitable qui permet de nous réparer, de réarmer ensemble l'avenir des hommes et des femmes.

Archée se joue à [Chaillot- Théâtre National de la Danse](#) jusqu'au 17 juin 2022



"Archée" de Mylène Benoit, Chaillot-Théâtre National de la Danse - Delphine Lermite

Le travail à la table

"J'ai définis "Archée" à la table, parce que j'ai travaillé longtemps seule avant qu'on puisse se réunir. Je suis vraiment chercheuse dans ma démarche, et je définis les projets à partir d'une hypothèse de départ. Je me documente beaucoup, je lis énormément, je regarde des films, et donc ce que j'appelle le travail à la table c'est à la fois un travail de documentation très approfondi, mais aussi un travail d'hypnose. Je fais des dessins en autohypnose, et c'est au cours d'un certain nombre de séances que je me suis rendue compte qu'il fallait que la voix soit le premier geste de cette pièce, et qu'il fallait partir du souffle pour arriver à l'énonciation." Mylène Benoit



"Ce projet a trouvé sa source en 2017, alors que j'étais en résidence au Japon. J'y ai découvert la pratique du Kyudo, le tir à l'arc japonais. C'est à travers un art martial, mais aussi une pratique philosophique. J'ai été fasciné par le mélange de puissance et de douceur qui émane de cette pratique, et j'ai décidé que j'allais commencer à travailler autour de la question de la puissance reliée à

Réfléchir sur une nouvelle forme de société

"Les sociétés matrilinéaires sont caractérisées par le partage égal du pouvoir entre les deux sexes. A la différence des sociétés patriarcales, ces sociétés ne sont pas organisées en système de domination ou de subordination de certains individus par d'autres. C'est mon lieu de réflexion et c'est ce que je veux travailler pour le futur." **Myliène Benoit**



"Archée" de Myliène Benoit, Chaillot- Théâtre National de la Danse, 2022 - Patrick Berger

Chercher de nouvelles hypothèses historiques

"La préhistoire, en tant que discipline, et telle qu'on nous l'enseigne, fabrique des hypothèses de réalité historique à partir d'indices. Toute la préhistoire, telle qu'elle nous est contée est très fragile et repose sur des récits et une idéologie. On ne connaît pas vraiment la façon dont les sociétés humaines préhistoriques s'organisaient, alors, avec Archée, j'ai cherché à commencer à organiser nos propres hypothèses de réalité historique, avec cette idée que peut-être en réparant le passé, on commence à travailler sur le futur." **Myliène Benoit**

Lectures

Hélène Cixous, *Le rire de la méduse* (Editions Galilée)

Emmanuele Coccia, *Métamorphoses* (Editions Rivages)

Archives

Jean-Paul Curnier, émission *On ne parle pas la bouche pleine*, Alain Kruger, France Culture, 26/07/2016

Marie-Pascale Dubé dans le documentaire *Fantôme d'la langue ou Qu'est-ce qui fantôme ta langue*, émission *Création on air*, Irène Omélianenko, France Culture, 02/09/2015

Gina Pane, émission *Peinture fraîche*, Jean Daive, France Culture, 01/01/2003

Références musicales

Dom La Nena, *Tempo*

Jeanne Hadded, *Falling hearts*

Références

Thèmes associés

Arts et divertissements Danse Myliène Benoit

L'équipe



Marie Richeux
Production



Jeanne Aléos
Production déléguée



Marianne Chassort
Collaboration



Mathilde Wagman
Production déléguée



Félix Levacher
Réalisation



Louisa Léo
Stagiaire

